

MA GALERIE D'EXCENTRIQUES

par Christian Gury dit Luc Aldric

Conférence prononcée à la librairie *Les Mots à la Bouche*, le 16 juin 2011.

« La famille des Insolites comprend les Étranges et les Bizarres. J'ai beaucoup de goût pour les premiers, beaucoup moins pour les seconds. Mais je n'ai pas la force ce soir de les définir. »

Lettre de Paul Valéry à André Breton, janvier 1918.

Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'il s'est agi de préparer la réunion de ce soir, M. le directeur des *Mots à la Bouche*, que je remercie de son accueil, a judicieusement suggéré, les héros de mes livres étant tous, plus ou moins, des excentriques, que je propose une présentation axée sur ce point commun de leurs personnalités.

C'était aussi m'obliger, examen de conscience, à regarder les choses en face. Car, peut-être trop le nez dans le guidon, je n'avais pas, de moi-même, eu l'idée, jusqu'ici, d'un fil rouge ou d'une synthèse possible autour du sujet de l'extravagance.

Il est pourtant exact que, depuis trente-cinq ans et spécialement depuis les dix-sept dernières années, qui ont vu paraître, à rythme assez régulier, une grosse vingtaine d'ouvrages, dont certains étaient en chantier depuis fort longtemps, y compris dans les fictions que je signe du pseudonyme de Luc Aldric, la thématique de la singularité m'interpellait.

Au demeurant, les illustres prédécesseurs ne me manquent pas quand, dans le sillage des *Grotesques* de Théophile Gautier, des *Illuminés* de Gérard de Nerval ou des *Excentriques* de Champfleury sinon des *Contemporains pittoresques* de Guillaume Apollinaire, la danseuse Cariatys alias Élise Jouhandeau coiffa les différents volumes de ses souvenirs de la banderole : « Joies et douleurs d'une belle excentrique » et par allusion au ballet de Satie, Daniel Guérin intitulant *Un jeune homme excentrique* son « essai d'autobiographie ».

Paul Morand, en exergue de *Les Extravagants*, nous explique : « On les nomme à juste titre *extravagants* ceux-là qui vagabondent hors des chemins frayés et des coutumes établies... » et, plus loin : « un mot très ancien [...] que le Moyen-Âge employa pour désigner tous les vagabonds, tous les nomades, — clercs, jongleurs, poètes, artistes, [...] *extravagants*, c'est-à-dire errants [étant entendu que] le mot évolua et prit un autre sens [et] servit à désigner [aussi] les insensés et les fantasques ».

*

Entre 1976 et 1982, — je vous parle d'une époque préhistorique, où nombre d'entre vous n'étaient pas encore nés ou n'en étaient qu'aux seuls plaisirs de la mamelle et avant que d'en découvrir d'autres, de par le vaste monde, — je donnais des études à la revue de culture homosexuelle *Arcadie*.

J'ai eu la curiosité d'en relire les titres. Déjà, je m'étais penché, par exemple, sur les biographies de la masculine peintresse Rosa Bonheur, de l'abracadabrantesque Alfred Jarry, du flamboyant comédien Édouard De Max ou de l'ambigu chanteur Félix Mayol, tous des excentriques de la Belle Époque ou des Années Folles et, également, sur

des contemporains, les Rockers de la seconde génération, Jim Morrison, David Bowie ou les Punks, autres originaux.

Dans la foulée, j'avais continué d'accumuler, au hasard des lectures, de la documentation sur des petits personnages curieux. D'où : *L'Extravagant Maurice Rostand*, l'esquisse consacrée au poète, intime à la fois de Proust et de Lyautey, dont le malheur d'écrivain fut de n'avoir point réussi d'éditer de son vivant le texte des meilleures de ses pièces, perdu pour toujours, de telle sorte qu'aux yeux de la postérité, l'auteur de *La Femme qui était en lui* — quel titre ! — ne demeure qu'en pionnier caricatural et caricaturé de la follitude fardée, affiche et symbole des mauvaises mœurs — alors qu'il méritait mieux.

D'une autre envergure de cocasserie, son personnage construit et quoiqu'il y paraisse : le clochard Bibi-la-Purée, qui fut le dernier confident, le complice de beuveries et — prétendait-il — l'amant de Paul Verlaine. Son surnom de Bibi-la-Purée de l'ordre de la chienlit et du *trop beau pour être vrai*, la célébrité des farfelus s'éteignant vite, lors de la parution de ma biographie de celui que les Parisiens avaient sacré « Roi de la Bohème », certains ont cru que j'avais commis un canular.

Ce qui, somme toute, ajoute encore au compte d'un farceur et d'un flâneur professionnel de Montmartre et du Quartier Latin, arborant en dandy des tenues de poubelle et qui, pauvre hère à l'odeur nauséabonde, dînant avec Oscar Wilde ou suivant l'enterrement du poète des *Fêtes galantes* parmi les officiels et à côté d'un Robert de Montesquiou aux narines offusquées, réussit à se bâtir un destin de muse, un poème à lui consacré par Verlaine, son portrait exécuté par un Picasso jeune et en mal de modèles, son nom aussi dans *l'Ulysse* de Joyce ou dans des vers de Paul Fort et chantés par Brassens.

*

Au vrai, davantage que par les excentriques, je crois que l'on se sent interpellé par les *situations* d'excentricité, quand le fait divers vient révéler spectaculairement une bizarrerie et lorsque, à l'expression d'Aragon, dans *l'Avant-lire* de *Le Libertinage* : « Le saugrenu, c'est l'inattendu burlesque, c'est le véritable lyrisme moderne. »

Le fait divers ! Exclamation de Jouhandeau, dans *Parousie*, un des tomes de son journal : « Rien ne me passionne plus qu'un fait divers, unique en son espèce. »

Le fait divers ! Des « choses vécues », au constat d'André Breton, dans une lettre du 2 septembre 1920, et rien moins, selon Roland Barthes, qu'« un témoignage capital de civilisation ».

Observation de Jacques Prévert, dans ses *Hebdromadaires* : « [...] la vie, c'est des faits divers [...] joli [terme] d'ailleurs. Fée d'hiver [...]. Généralement, [d'ailleurs,] c'est plutôt les méfaits divers ».

Ici le lieu de placer une réflexion de Benjamin Fondane, dans son *Faux traité d'esthétique* : « [Chez le primitif, le] surnaturel [...] est partout et souvent plus profondément dans l'insolite, l'accident, le catastrophique, l'aberrant, que dans les événements fréquents, uniformes et réguliers [...]. [L'] élément de désordre, de caprice, d'arbitraire, de puissance libre [et] l'"étonnement" [qu'il suscite] est le commencement de la philosophie. »

Et, en note, les « civilisés » mis dans le même sac que les « primitifs », Fondane ajoute : « [...] tout le monde [...] en ouvrant le journal [...] se jette sur les [...] événements insolites [...]. En cela nous agissons comme les "primitifs" et le vulgaire lecteur [de]

journal [...] se montre [ainsi] davantage "philosophe" que le savant qui se nourrit [des généralités] des statistiques : il s'étonne, donc il pense ».

Aussi, les dossiers choisis dans une coupe allant de 1847 à 1937, de la fin de la Monarchie de Juillet jusqu'au terme de la III^e République, les sept volumes de mon *Histoire de la répression de l'homosexualité*, pour présenter une grande photographie de la comédie humaine et s'appuyer sur tous les milieux sociaux et les différents métiers ou exposer la variété des types de sanction, s'arc-boutent sur des faits divers que l'on peut qualifier, dans leur genre au masculin, de *pré-dominique-strauss-kahniens*.

Dévoilement d'existences à double fond. Pittoresque de rencontres improbables. Franchissement des barrières sociales et mariage-carambolage, à la formule de Barthes, dans le chapitre : « Structure du fait divers » de ses *Essais critiques*, de « deux parcours différents en un parcours unique », les concepts d'« antithèse » et de « paradoxe » derrière « la coïncidence [...] spectaculaire » — et : « petites causes, grands effets », triomphe d'« une force étrange : le hasard » et d'« une certaine idée du Destin », Destin « malicieux ».

L'Honneur professionnel d'un bourreau homosexuel en 1847 ? On limoge le Garde des Sceaux Martin du Nord et on révoque Sanson, l'exécuteur en chef des arrêts criminels, parce qu'on s'est aperçu, situation excentrique au possible, que le ministre de la Justice et le tranche-tête se livraient ensemble à des orgies garçonnières.

L'Honneur perdu d'un politicien homosexuel en 1876 ? Avocat des Jésuites, petit-fils et fils de ministres des Finances, conseiller de Paris et espoir de la droite, le comte de Germiny, dans une vespasienne des Champs-Élysées, une nuit, est surpris en commerce d'exhibitions avec un jeune vagabond, sa carrière brisée en conséquence et l'excentrique affaire à la une des journaux.

L'Honneur musical d'un capitaine homosexuel en 1880 ? Pianiste de l'Élysée sous Mac Mahon et vedette des galas de charité patronnés par la maréchale-présidente, le capitaine Voyer, filé par la police depuis des années, est arrêté, sous les ombrages du bois de Vincennes, dans la position excentrique de sa main droite palpant l'entrechusses d'un simple artilleur. Préfiguration du couple du baron de Charlus et du musicien et soldat Morel.

L'Honneur retrouvé d'un officier homosexuel en 1915 ? Convaincu de propositions trop affectueuses à l'endroit de son soldat d'ordonnance, une excentricité qui n'était pas de saison en pleine Grande Guerre, l'aristocrate esthète et écrivain Robert d'Humières, modèle ici du Robert de Saint-Loup d'*À la recherche du temps perdu*, face à l'alternative de passer devant le Conseil de guerre ou de se porter volontaire pour une mission de kamikaze, choisit de mourir en héros.

L'Honneur flétri d'un évêque homosexuel en 1937 ? Benjamin de l'épiscopat français, en poste à Laval, Mgr Marcadé, quarante-trois ans, se fait pincer dans un diocèse limitrophe du sien. Convaincu d'« avoir fréquenté de trop près l'École de Cavalerie de Saumur », selon la pudique formulation de l'historien Pierre Chevallier, le procureur de la République ayant reçu la confession d'un « inverti homosexuel », pour reprendre le pléonasmisme de plume du cardinal Baudrillart, le prélat excentrique a été prié de démissionner, son abdication déguisée aux yeux du bon peuple en « raison de santé ».

Fait divers étouffé mais exposant une situation peu banale, pas ordinaire, extraordinaire, celle d'un dignitaire d'Église publiquement surpris dans l'exercice d'une contradiction à son statut officiel d'homme continent, chaste et chargé de prêcher l'hétérosexualité comme la division sexuée d'un « ordre naturel ».

Fait divers en ressuscitant un autre. Dans *Le Cardinal Grente, des maisons closes à l'Académie française*, j'ai conté l'odyssée du titulaire du diocèse voisin de celui de Mgr Marcadé. Surnommé Miss Georgette Pétensoie, brocardé pour son efféminement et l'élégance de ses caleçons, homophile au minimum et sinon pire, l'évêque du Mans avait, en 1924, intenté procès au polémiste Georges de La Fouchardière, qui l'avait présenté, dans plusieurs articles de presse, comme le propriétaire d'un bordel jouxtant sa cathédrale.

Situation pour le moins excentrique. L'affaire avait suscité l'hilarité de la France entière, le prélat devenu célèbre de ce chef et ne manquant pas de poser dorénavant au martyr de l'anticléricalisme, — ce qui devait l'aider grandement pour être ensuite élu sous la Coupole.

*

Écrire sur les excentriques ne va pas sans dangers ni ricochets de dégâts collatéraux. Dans leurs mémoires, nombre d'hommes de lettres se plaignent d'attirer des fous et des folles, en particulier des femmes hystériques et prêtes à s'offrir à eux, souvent parce qu'elles ont cru se reconnaître derrière telle ou telle héroïne de roman.

Moi, sous prétexte que, ayant rapporté sur des ecclésiastiques flirtant avec Sodome, je devrais nécessairement me passionner pour le sort de tous les défroqués et mal-froqués en conflit avec Rome — et ça fait du monde ! —, je suis assailli, poursuivi, persécuté, depuis la parution en mai 1981 d'une chronique sur saint Aelred de Rievaulx, pris pour patron par les homosexuels chrétiens, par toute une épidémie de faux curés. Et c'est une véritable plaie.

Hiérarchiquement, cela va de l'ancien professeur de théologie révoqué d'une université d'outre-Rhin et qui, s'étant autoproclamé l'évêque d'une Église dissidente, sacrait à tour de bras, dans sa chambre à coucher, la litanie de ses mignons, jusqu'à l'organiste et maître de chapelle d'une paroisse intégriste et prié d'aller exercer ailleurs ses talents à la main baladeuse, en passant par le pathétique et gras pseudo-curé papelard se piquant de littérature et qui, par Pierre, par Paul, par Jacques, tentant de se prévaloir de familiarités inexistantes ou de piéger les gens à la politesse, mielleux, visqueux, insistant, essaie, mis à la porte, de rentrer par la fenêtre et sous un pseudonyme, aux fins de me contraindre, à l'usure, de donner une conférence dans un cercle de son patronage — mais il ne connaît pas bien l'oiseau qu'il importune...

Parce que je suis de ceux qui pensent que l'on peut rédiger, avec le soin d'un savant aussi consciencieux que désintéressé, tel beau livre sur les chimpanzés et sans pour cela tomber obligatoirement amoureux de la première guenon coiffée qui passe.

Las ! En publiant, l'an dernier, *Excentriques et Années folles*, j'ai, pour mon malheur, ravivé la flamme ! Car, en exhumant le pianiste Victor Gille, qui fut, à son heure, non seulement un très remarquable interprète de Chopin, mais aussi, la fable de la ville, un homosexuel effréné, porté sur l'uniforme de gardien de la paix et s'habillant en évêque pour effectuer la tournée des urinoirs de son quartier, j'ai suscité la levée d'une nouvelle vague de cinglés, de cette espèce de *la folle d'Église*, plus attirée par le travesti du costume que par la religion.

D'autant que, dans le même ouvrage, j'ai ressuscité l'érudit Aubault de La Haute-Chambre dit Aubault du Pot-de-Chambre qui, chassé de tous les séminaires d'Europe, son chemin semé de scandales de mœurs, qui le firent à la fin enfermer à l'asile, arborait en plein siècle une cape violette et des chaussettes de cardinal, grosse bague d'améthyste au doigt, le langage onctueux et la bénédiction généreuse dans le tableau.

Excentriques des Années folles, donc. Années que l'on « aurait pu dire "les Années des Folles" [...] tant celles-ci tenaient le haut du pavé parisien... une fois la nuit tombée », à la remarque de Michel Carassou, l'expert préfacier de mon livre.

Années folles, le chef de l'État Gaston Doumergue un célibataire ambigu, le seul président de la République française de confession protestante, le seul que l'on ait soupçonné de mœurs hétérodoxes — non sans raisons, peut-être, mais j'ai, pour ma part, laissé la question ouverte...

Années folles, le cabaret des travestis montmartrois de *La Petite Chaumière* mondialement céléberrime et emblématique repaire des excentriques de tous poils...

*

Dans une lettre à Paul Morand, Proust s'écrie : « Les exceptions sont la poésie de l'existence ». Et, dans une esquisse pour *Albertine disparue*, il place dans la bouche de la fameuse femme de chambre vicieuse, qui sera celle de la baronne Putbus, cette profession de foi : « D'ailleurs j'aime tout ce qui sort de l'ordinaire, ce qu'on ne voit pas tous les jours, ce qu'on fait dans les romans, j'ai été très originale, j'adore ce qui est excentrique. Je ne suis pas banale », la dame interpellant à la fin son interlocuteur : « — Et vous ? »

Marcel aussi goûte « tout ce qui sort de l'ordinaire » et « ce qui est excentrique », les faits divers en friandise de la cérémonie du petit déjeuner et, puisqu'on lit, dans *Pastiches et Mélanges* : « [...] jeter un regard sur *Le Figaro*, procéder à cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal et grâce auquel tous les malheurs et cataclysmes de l'univers pendant les dernières vingt-quatre heures [...], transmués pour notre usage personnel à nous qui n'y sommes pas intéressés, en un régal matinal, s'associent excellemment, d'une façon particulièrement excitante et tonique, à l'ingestion recommandée de quelques gorgées de café au lait ».

Si des paillettes des « déshonneurs » de faits divers du comte de Germiny, du capitaine Voyer ou de Robert d'Humières scintillent dans *À la recherche du temps perdu*, plus encore en va-t-il des épopées d'excentriques de certains personnages biscornus, contemporains connus à l'époque de Proust. Ainsi de l'infant d'Espagne Luis-Ferdinand, qualifié de « Charlus agaçant » par le romancier, escroc de haut vol, client de l'authentique modèle de Jupien et d'une glauque homosexualité de sadique, ses exploits commentés par la presse à la rubrique des tribunaux.

Ma monographie du triste sire ne s'entend qu'au regard de ses implications avec l'œuvre de Proust. Comme celle que j'ai signée sur le chanteur Charlus, excellent diseur mais, comme à l'opéra, les paroles du livret pas forcément d'une intelligence subtile, son répertoire assez à la marque d'une scatologie prisée sous la III^e République. Comme celle, encore, d'Angèle Thiébaud, « la femme pétomane » du Moulin Rouge qui, soupçonnée de tricherie dans sa prestation et de dissimulation d'un sifflet sous sa robe, avait, en 1898, intenté procès à ses diffamateurs.

Authentiques artistes et en dépit de la substance fangeuse nourrissant leurs interprétations, le chanteur Charlus et la Femme Pétomane intéressent ici du chef des contraintes formelles, Proust sensible aux sons et aux syllabes. Quand, vedette-maison des disques Pathé, Charlus articule : « On pourra dans l'subtil organe — Qu'est l'phonographe des frères Pathé — Entendre les notes du Pétomane — avec l'odeur à volonté », l'on comprend que le baron Palamède homonyme vomisse l'expression « fétide » de « payer le thé » car *pet-y-est*, dans le *thé*.

Pas de thé dans Pathé mais un *lit au thé* dans *Lyautey*, le chanteur Charlus illustre encore pour avoir gravé sur disque *La Petite Tonkinoise*, dont l'héroïne se nomme Mélaoli, quand il est difficile de *mettre* une dame *au lit* si l'on a *le lit ôté*, l'on comprend que le maréchal de France Hubert Lyautey soit, autant sinon bien davantage qu'un Robert de Montesquiou sans importance, le modèle du baron de Charlus d'*À la recherche du temps perdu*, ma démonstration dans le *Lyautey-Charlus* que, le livre épuisé depuis plusieurs années et objet d'un marché noir sur internet, les éditions Non Lieu ont pertinemment réédité.

Le personnage de Lyautey ne pouvait que fasciner Proust. Comme il a fasciné tous ceux qui l'ont approché. Militaire atypique, anarchiste individualiste égaré sous l'uniforme, excentrique à mille points de vue, celui-là qui prêchait qu'« il faut montrer sa force [ou avoir une armée] pour ne pas avoir à s'en servir » alors que certain commandant en chef de la Grande Guerre envoyait sans états d'âme les Poilus à l'abattoir ou, premier Résident général de France au Maroc, osait déclarer, pour la honte des colons habitués à « faire suer le burnous », qu'il était en poste, lui, pour préparer « l'Afrique du Nord, évoluée, civilisée, vivant de sa vie autonome, [à] se détacher [...] de la métropole ».

Proust a d'autant lieu d'être fasciné par Lyautey qu'il le connaît et que leurs mœurs pareilles se vivent à semblable risque de catastrophe Dominique-strauss-kahnienne, dans l'héritage des « déshonneurs » de faits divers du ministre Martin du Nord, du bourreau Sanson, du comte de Germiny, du capitaine Voyer, de Robert d'Humières et en attendant la chute d'un Mgr Marcadé.

Situation excentrique que celle d'un président du Fonds monétaire international et candidat en puissance à la présidence de la République française en contact d'épiderme avec une humble femme de chambre, dans un hôtel ? Imaginons la scène au masculin. Qu'eût-ce été ?

Pourtant, banalité de la chose. Dans son *Journal inutile*, à la date du 20 août 1975, Paul Morand, de passage au Grand Hôtel de Cabourg, s'y remémore ceci, qui s'y passa : « Henri Bardac m'a raconté que Proust [...] se lavait les mains, puis sonnait ; le garçon d'étage le trouvait penché sur le lavabo. "Mon ami, lui disait Marcel [...], j'ai pour vous un petit pourboire, dans la poche gauche de mon pantalon ; j'ai les mains mouillées et je ne puis aller l'y chercher, voulez-vous me rendre le service d'aller l'y prendre vous-même..." »

Cette histoire de poche percée et de tripotages à buts de *pour boire* sinon de fellation, ce cas d'abus de position dominante et transcendant les barrières sociales, au crédit d'un prix Goncourt, cette position d'invite, s'accordent avec les insistantes familiarités trans-grades du maréchal régnant à Rabat.

Et l'on dédiera à qui semble tomber des nues à la rumeur de ragot que d'aucuns pourraient, d'aventure, trouver aliment garçonnier au Maroc où, c'est bien connu, pourtant, *ces choses-là n'existent pas*, quelques phrases du *Journal* de Roger Martin du Gard, du 23 août 1923 : « Je sais que Lyautey est un grand homosexuel, et qu'il ne s'entoure pas pour rien de très jeunes gens [...]. Témoin Raymond Cellier, que le maréchal a gardé quatre ans auprès de lui, qu'il n'a cessé de poursuivre en vain de ses avances, — notamment le soir de la prise de Marrakech, un soir de triomphe, où Lyautey, grisé par sa chevauchée victorieuse, disait à Cellier : " Mais, mon petit, quand César était victorieux, tous ses aides de camp venaient se donner à lui dans sa tente !" »

(Et ne me suis-je point laissé dire que la même bonne fortune attendrait les hommes de lettres signant leurs ouvrages dans les sous-sols des *Mots à la Bouche*, assaillis qu'ils seraient, à l'issue de leur péroration, par les plus belles de leurs lectrices ?

On peut toujours rêver... surtout quand on a commencé par décourager les fantaisistes de la soutane...)

Proust, Lyautey : deux destins liés. Dans *Proust et Lyautey*, je livre la synthèse et l'articulation de mes précédents livres sur des sources méconnues d'*À la recherche du temps perdu*. Je précise en particulier et je résume *Le Mariage raté de Marcel Proust et ses conséquences littéraires* et *Proust, clés inédites et retrouvées*.

Au départ de l'étude : un constat. En 1904, on a convié Marcel à participer à une croisière, sur un yacht, en Manche, en compagnie d'Inès de Bourgoing, veuve Fortoul, une idée de mariage dans l'air et Proust réticent. En 1907, sur le bateau d'Oran à Tanger, la même veuve à remarier a rencontré Lyautey, leur mariage célébré en 1909. Répétition, à trois ans de distance, d'un identique scénario maritime de séduction d'un homosexuel. Coïncidences inouïes.

Pour quelqu'un qu'excite « tout ce qui sort de l'ordinaire » et « ce qui est excentrique », Marcel est servi, sa propre vie échangeable en pensée avec celle d'un « rival », l'écriture de la *Recherche* démarrant à l'été de 1909 avec l'annonce de certaines noces, le texte prenant l'allure d'un charivari, d'un palimpseste décryptable à la lumière de la folie onomastique de l'époque, l'ensemble des patronymes du roman renvoyant au maréchal et à son épouse, anagrammes et calembours à gogo, la veuve *Forte-Houle* derrière Mme de *Cambremer* par exemple.

Ce rapprochement biographique tiendrait seulement de l'anecdote de fait divers excentrique sans ce qu'elle a engendré, mais « le petit fait [...] a servi de noyau au livre », pour reprendre la formule de Proust remerciant Léon Daudet, le 25 février 1899, pour l'envoi de son dernier ouvrage. De telle sorte que l'anecdote devient, ici, l'égal d'une date fondatrice.

Mérimée disait : « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes ». André Breton, sur la même longueur d'ondes, confiait aussi, dans une lettre du 27 septembre 1920 : « J'aime éperdument l'anecdote ». Et n'importe si René Char prévient d'un risque de manque de fiabilité : « Prends garde à l'anecdote. C'est une gare où le chef de gare déteste l'aiguilleur ! » Car, ainsi que le remarque finement un intervenant du *Dialogue avec M. Pouget* de Jean Guilton : « La passion de Jésus de Nazareth [n'] est [qu'] un petit fait divers qui, à notre époque, aurait paru à la sixième page du *Monde* dans la chronique judiciaire de l'Union française » ; il n'empêche qu'elle a bouleversé l'univers.

*

Anecdote encore que la condamnation au bagne du maître d'hôtel Pierre Renard. Sauf que, ainsi que je l'expose dans *L'Honneur piétiné d'un domestique homosexuel en 1909*, cette probable erreur judiciaire a tellement ému Gide qu'elle l'a décidé d'écrire *Corydon*, peut-être le plus important de ses textes — et qu'il considérait comme tel.

Fait divers, pareillement, la nouvelle que développe, sur deux pages, le dernier numéro de *Détective* pour l'année 1937, sous le titre : « Drame sur la péniche — Violette Morris abat un légionnaire ». Sauf que, ce que je démontre dans *La Péniche sanglante*, Patrick Modiano réussit d'en faire tout un plat, l'anecdote désossée et saupoudrée sur l'ensemble de ses romans, la prouesse technique cousine de celle de Proust.

Violette Morris ! Je lui avais déjà consacré le sixième volume du « Déshonneur des homosexuels », titré : *L'Honneur ratatiné d'une athlète lesbienne en 1930*, l'héroïne une fieffée excentrique, au sens où l'on lit, dans l'article de 1937 de *Détective* : « Violette Morris, qui défraya si souvent la chronique par ses excentricités, vient d'en commettre une de plus [...] : elle a tué un homme » et quand *L'Humanité* du 27 décembre 1937

s'ouvre sur le bandeau : « L'excentrique et mâle Violette Morris meurtrière d'un légionnaire », *L'Œuvre* du même jour à pareille inspiration : « La sportive excentrique Violette Morris, la femme aux seins coupés, abat un homme[...]. Assez excentrique [...] elle n'habitait, évidemment pas comme tout le monde dans un immeuble moderne, mais [sur] une péniche ».

De surcroît, deux ans après la Noël sanglante, le pont lavé du sang du légionnaire, l'ancienne championne multiscartes, dont la carrière avait été stoppée pour « port du costume masculin », accueille à son bord Jean Cocteau. La future tortionnaire de la Gestapo vit alors en concubinage avec Yvonne de Bray, l'extraordinaire autant que très alcoolique comédienne au physique de bouledogue. Le poète en profite pour écrire *Les Monstres sacrés*, la bande de ses amis venant lui rendre visite sur la fameuse péniche, le rendez-vous des excentriques — et Modiano d'ajouter tous ces éléments-ingrédients, battus en salade, à la sauce de ses fictions.

Exemple. Dans *Une jeunesse*, un personnage masculin et ayant toutes les caractéristiques de la garçonne Violette Morris « ressemblait », par ailleurs, nous dit le romancier, au cascadeur Roland Toutain, au sujet de qui, depuis la péniche sanglante, Cocteau pouvait écrire, un jour, à Jean Marais : « Demain matin, je [serai] le témoin du mariage de Roland [Toutain] à la mairie de Passy. »

Associer « la Discobole aux seins coupés », archétype de la femme-homme, à Roland Toutain, symbole de puissance virile, ne manque pas de sel. Car la championne n'a plus rien de ce qui fait son sexe tandis que le cascadeur possède beaucoup plus que ce qui est nécessaire pour faire le sien.

Au sens du témoignage d'Yvon Belaval qui, restituant un fort contexte d'homosexualité, rapporte : « En 1928, j'allai à Villefranche-sur-Mer retrouver Cocteau et Desbordes. [...] Moyses et Roland Toutain arrivèrent. [...] À table, il [Toutain] se mit à jongler avec les assiettes, sous l'œil inquiet du maître d'hôtel, puis, déboutonnant sa braguette, il prouva — sous l'œil cette fois éberlué du maître d'hôtel — qu'il pouvait entourer complètement un verre. »

Sa culture vaste, Patrick Modiano n'ignore rien du phénomène ithyphallique et, dans *Quartier perdu*, parle de « Mario P., le "contre-ut", qui se flattait d'avoir été l'ami de l'acteur Roland Toutain et dont la plaisanterie favorite consistait, quand il se trouvait au bar, à exhiber, dans une soucoupe, son sexe dressé, en disant : "qu'il était raide comme ça, vingt-quatre heures sur vingt-quatre..." »

À personnage excentrique, sexe excentrique... Et voilà bien, Mesdames et Messieurs, à quoi sert l'histoire littéraire : à l'élargissement du champ de vision, à montrer comment un grand artiste part d'une source d'anecdote vulgaire pour sertir son œuvre de bijoux somptueux.

Autre exemple, versant féminin, pour respecter la parité. Dans *Les Boulevards de ceinture*, on lit : « À la réouverture du cabaret *Jane Stick* [...] "on remarquait Mag Fontanges [et] Violette Morriss [sic] [...]" ».

La juxtaposition des noms de « Mag Fontanges » et de « Violette Morris » ne va pas sans saveur. Car Magda Fontanges, « une poule » au mot d'Emmanuel Berl interrogé par Patrick Modiano, Magda Fontanges était célèbre pour sa belle poitrine quand Violette Morris l'était pour ses seins coupés.

Lettre de Joseph Paul-Boncour, ancien président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, représentant de la France à Genève à Magda Fontanges, sa maîtresse, lettre divulguée à la presse et monnayée par la dame, lettre dont les populations ont fait des gorges chaudes : « Si j'ai parlé si bien hier [à la tribune], et parlé de la Société des Nations, cette Société dont je me fiche n'y était pour rien. Mais je la confondais avec tes admirables seins nus. »

Dés lors, *Les Boulevards de ceinture* encombrés d'histoires de nichons, de corsages et de soutiens-gorges, si Violette Morris se contente d'une petite apparition de guest-star dans la ronde et le roman, elle en donne cependant le ton, le non-dit de sa non-poitrine au cœur de l'histoire.

Au chapitre : « Marcel Proust » de ses *Profils perdus*, Philippe Soupault écrit : « J'ai toujours aimé les gens que l'on qualifie d'extravagants. Dès mon enfance quand j'avais le plaisir de rencontrer des femmes et des hommes qu'on traite d'individus bizarres, je ne pouvais m'empêcher de leur adresser la parole alors que mes contemporains les évitent et les fuient. »

Pour ma part, pareil au commun des mortels, je redoute le contact avec les hurluberlus. Mais, sur mon chemin, comme tout un chacun, j'en ai rencontré de ces « baroques[s] [...] [qu'] au Muséum on [...] eût mis sous vitrines [...] près des "espèces disparues" », aux mots de Gide, dans *Isabelle*, certains d'entre eux particulièrement gratinés — et je vous prie de croire que, dans l'exercice d'une avocature raisonnable, ce ne furent jamais des clients très faciles à friser.

Alors ? Paradoxe que de publier sur les excentriques si l'on ne les aime pas vraiment et si l'on ne croit pas appartenir soi-même à leur race ? Un ami m'a dit, assez brutalement : « — Dans le fond, vous êtes comme les éditeurs, qui n'adorent les écrivains que morts, ne serait-ce que parce qu'il n'y a plus de droits d'auteur à leur régler. Vous ne vous penchez sur les folles tordues qu'à la condition qu'elles soient, depuis belle lurette, des charognes. »

Certes, quand : « L'homme étonne l'homme », à la remarque des *Champignons du détroit de Behring* d'Alexandre Vialatte, on est toujours soi-même l'excentrique de quelqu'un et, à cette aune, beau cri de ralliement : *nous sommes tous des excentriques*, — pour peu surtout que l'on touche de près ou de loin à la création esthétique, puisqu'on lit, dans *Les Petits Bourgeois* de Balzac : « [...] un peu hurluberlu, comme tous les artistes, disait-on ».

Mais, en vérité, modeste tératologue appliqué dans la dissection de crapauds et autres ornithorynques choisis, j'ai pour objet de travail scientifique les individualités et pas les collections ; car les Merveilleux et les Incroyables du Directoire ou les Dandys et Zazous ressortissent, eux, de « la mode, par laquelle ce qui est vraiment excentrique devient universel, l'espace d'un moment », à la formulation de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. De telle sorte que Maurice Rostand me retient comme promoteur de la follitude, accessoirement à l'homme d'écriture, quand ses imitateurs, une foule depuis un siècle, n'ont plus son originalité, leur survivance seulement, à mes yeux, de l'ordre de la copie et du folklore bas-breton.

L'explication au *Spicilège* de Marcel Schwob : « L'art est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique [...]. Les idées des grands hommes sont le patrimoine commun de l'humanité [mais] chacun d'eux ne posséda réellement que ses bizarreries [...]. »

Au demeurant, dès qu'un thème s'évade des marges, il cesse de me captiver. En 1977, interpellé par les exclusives des institutions littéraires, j'avais donné conférence sur « L'Académie française et les femmes », la matrice de mes futurs livres : *Les Académiciennes* et *Académiciens et Saltimbanques* ; mais, maintenant que les dames et les comédiens ont sans problème leurs entrées sous la Coupole, je ne me soucie plus du sujet. En 1981, pareillement, j'ai publié *L'Homosexuel et la Loi*, première somme juridique sur les droits des dissidents sexuels, parce qu'il n'existait pas alors d'état des lieux ; depuis, les militants ont été saisis de démangeaisons de législateurs ; donc : je suis parti défricher ailleurs.

Précision : si le Balzac des *Martyrs inconnus* nous assure : « Il y a dans la société anglaise beaucoup de fous que l'on n'enferme point et nommés excentriques », lord Lytton raffinant et sa réflexion aux lumières de la vêtue d'Oscar Wilde : « Le monde [en

Angleterre] appelle génie l'excentricité dans les grandes choses et folie dans les petites », n'en déplaise à Messieurs les Anglais : aucune contrée n'a le monopole de l'excentricité, la dernière phrase d'une lettre d'Augustin à François chatoyante de promesses à l'œil du jeune provincial, dans *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier : « — Tu vois que Paris est plein de fous comme moi. »

Autre précision : mes victimes à la marque de Sodome et Gomorrhe, il va de soi que, ni condition nécessaire, ni condition suffisante, même vécue comme une forme de snobisme, l'homosexualité ne saurait cependant constituer un passeport obligatoire pour l'excentricité — mais : *ça peut aider...*

À la fin : quelle pertinence y a-t-il à s'attarder sur les excentriques et autres guignols et polichinelles du fantastique social ? Réponse de Diderot, dans *Le Neveu de Rameau* : « [Les] originaux [...] leur caractère tranche avec celui des autres, et [...] ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite ».

Alors qu'il prépare son *Du Dandysme et de George Brummell*, Barbey d'Aurevilly sollicite son ami Trebutien, dans une lettre d'avril 1843 : « Brummell [...]. Ne pourriez-vous m'envoyer des détails sur ce gaillard-là ? Vous m'obligeriez. Songez que je suis friand de tout ce qu'il y a de plus excentrique » ; et, dans son ouvrage, le Connétable des Lettres, pas mal non plus lui-même dans le genre extravagant, d'affirmer que les « gaillards » du style de Brummell « attestent la magnifique variété de l'œuvre divine : ils sont éternels comme le caprice. L'humanité a autant besoin d'eux et de leur attrait que de ses plus imposants héros. »

Témoignage de l'exploratrice Alexandra David-Neel, dans *Le Sortilège du mystère* : « Pour ma part, je ne me reconnais pas le droit de blâmer ou de railler ces originaux "en dehors de la norme" — car ma vie, presque toute entière, a consisté en ce que la majorité des gens dénomment des "extravagances". Je ne m'excuse pas, je suis plutôt portée à m'en féliciter. Passer sa vie à cheminer au long d'une route droite, profondément encaissée entre de hauts talus, est faire médiocre usage des jours que le Destin nous a accordés, tandis qu'ils peuvent être ensoleillés si l'on grimpe le talus pour flâner en liberté sur le vaste plateau qui le surmonte. »

Et si, dans sa préface à ses *Illuminés*, Gérard de Nerval, bien placé pour en écrire, note qu' « il y a quelque chose de raisonnable à tirer même des folies », Jean-Paul Sartre, après avoir protesté tout au long de l'étouffe-chrétien qu'il a baptisé *Saint Genet, comédien et martyr* qu'il n'a pour sa gouverne rien de commun avec les transgressions du traître et voleur et pédéraste auquel il consacre sa réflexion, Jean-Paul Sartre conclut : « Que restera-t-il, [tel] livre [de Genet] refermé ? [...] une expérience "excentrique" [menée en imagination] que nous ne pouvons faire entrer dans la trame de notre vie et qui demeurera toujours "en marge", inassimilable ».

*

Mais il convient, à ce stade, sans doute, que l'orateur se déboutonne un brin plus. D'où parle-t-il ? Et s'il habillait davantage son propos de chair ? Dans *Un gentilhomme libraire*, sous le pseudonyme de Luc Aldric, la collection des éditions Non Lieu où le livre paraît bien nommée : « À la marge », j'obtempère.

La grande aventure de ma vie jusqu'à ce jour, ce fut mon amour-amitié pour le libraire Gilles Thomas, avec qui j'avais fondé la librairie *Clair de Plume*, associée au mouvement des libraires de qualité « L'Œil de la Lettre » et qui, sur le flanc de Montmartre, a brillé de 1983 à 1998.

Et j'ai voulu, l'illustration de la maxime de Confucius : « L'amitié d'un libraire est un bienfait des dieux », raconter, du côté de l'autofiction, biographie de Gilles autant qu'autobiographie de son biographe, notre histoire, à peine romancée.

Déjà dédicataire de mon *Pavillon des Sidéens*, Gilles n'était pas un excentrique mais il était d'une fantaisie si charmante et un comédien tellement irrésistible que d'aucuns eussent pu s'y méprendre. Extraits :

Dès que je le vois, je sais que c'est lui. Pour la vie. Pour toujours. Dès que je le vois, je sais que c'est lui que j'aimerai, je sais que je l'aime déjà.

La scène se passe à Paris, *Aux Deux Kangourous*, le club pour garçons minces de la rue des Athlètes, le dernier samedi du mois d'août 1978.

Mon cœur bat si fort que ma montre s'arrête. Le contraire serait terriblement fâcheux.

Il est, pile, 23 heures 28. L'instant où le train des rêves d'arc-en-ciel quitte la gare de Périgueux.

Adossé contre le bar, il boit, à l'aide d'une longue paille, un cocktail de jus de glaïeuls et de coquelicots, la spécialité de la maison.

Fendant la foule des danseurs, son attraction irrésistible, je m'avance vers lui. Dans un état second, je prends le verre d'entre ses mains, je le vide d'une traite et le pose, la paille brisée, sur le comptoir. Puis j'enlève ses lunettes et les mets, d'autorité, confisquées, dans la poche intérieure de mon veston.

Il me dit :

— Salut et gloire à vous, ô conquérant de l'impossible ! Je vous attendais depuis le commencement du monde, depuis le début du film en technicolor de mon existence terrestre.

Nous nous embrassons sur la bouche. Au grand scandale des crétins à regard oblique. Il inaugure, ce soir-là, des escarpins violets. [...]

L'après-midi du lendemain, émergeant de ses draps bleus froissés, j'énonce, pour tout commentaire des opérations, ce constat pudique :

— J'aimerais assez que nous n'en restions pas là.

La balle au bond saisie, il réplique froidement :

— Ne comptez surtout pas sur moi, désormais, pour vous laisser tranquille. [...]

En le quittant, j'ai envie de chanter, de chanter et de danser. À peine rentré chez moi, je lui écris, ma lettre s'achevant par la question de confiance : « Agréerez-vous, cher Gilles, cette définition que propose le poète André Hardellet : " L'amour — c'est ce pays à l'infini ouvert par deux miroirs qui se font face " ? »

Il me répond : « Votre lettre, cher Luc, m'a brûlé les doigts. J'avais du plaisir, du bien-être, du bonheur, à la lire et à la relire. » Et il m'envoie *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman, avec cette phrase, soulignée : « Je me rendis compte, à ma joie, à mon soulagement et à ma stupéfaction, qu'il était aussi timide que moi, et autant que moi, avait besoin d'un ami. »

Au premier rendez-vous que nous nous donnons, dans les jardins du Musée de la Vie romantique, alors qu'il verse le thé dans nos tasses, je lui dis :

— Nous sommes des jumeaux, de vrais jumeaux. Dans l'intimité, si vous l'acceptez, je vous appellerai Miroir.

— Miroir ? murmure-t-il, l'air rêveur. D'accord pour Miroir, va pour Miroir, mais pourquoi pas Galerie des Glaces ? [...]

Nous apprécions des choses semblables, nos goûts voisins, les livres au cœur de nos existences. [...].

Davantage encore que pour des raisons esthétiques, nous avons tous deux choisi d'aimer les garçons par refus du couple, de la monotonie, de la monogamie, des habitudes, de la fidélité, de l'enconjugalaison ou de la paternité. Nous savons que la promiscuité tue le désir et les sentiments ; et nous souhaitons, dans la nouveauté de chaque aurore, nous réélire et nous préférer ou non comme compagnons privilégiés.

Pas question, donc, de cohabiter. Sauf en vacances et à l'hôtel. À Paris, chacun chez soi ; Miroir dans son appartement de Pigalle, moi dans mon studio des Ternes, dix stations de métro nous séparent, la bonne distance pour respirer.

Il y a, bien sûr, des aménagements à la rigueur du principe. Et nous sommes souvent fourrés l'un chez l'autre quand nous ne nous retrouvons pas quotidiennement à *La Boîte à Merveilles*, la librairie de Gilles, un lieu de rendez-vous fixe, à mi-chemin de nos domiciles respectifs. [...]

Chaque 31 mars, Gilles expédie à un monsieur de ses connaissances, jamais le même, une grande enveloppe de couleur verte, dont il possède un précieux stock, à l'en-tête de l'A. I. A. I. C.

Le sigle s'étale sur la lettre mais sa relative discrétion est aussitôt contrebalancée par son dévoilement entre parenthèses et en gros caractères : « Association Internationale des Andouilles, Imbéciles et Crétins ».

La mention : « Strictement confidentiel » n'arrêtera pas l'amusement du facteur. Non plus que les trois cases, toutes cochées, et se rapportant aux rubriques : « carte d'adhérent », « demande de documentation » et « renouvellement de cotisation ».

Le lendemain, 1er avril, la goule enfarinée, Miroir tire la sonnette. Et :

— Alors, le père Michu, les nouvelles ? Bonnes, aujourd'hui ?

L'accueil des victimes varie, l'armoire à glace bonasse davantage accessible à la plaisanterie que le petit vieillard quinteux...

*

Ni Gilles ni moi n'avons jamais été des *gays* ; nous étions même, à l'opposé, le contraire de ce que sont les *gays*, cette variété d'homosexuels souhaitant d'inscrire leur goût ou leur identité dans le cadre des institutions de la société.

Aussi, dans la mesure où, profession de banalité, nous considérons, avec le Norman Mailer de *Prisonnier du sexe* que : « Tous les hommes sont homosexuels, sauf ceux qui ont choisi de ne pas l'être », nous étions, socialement hétérosexuels et quoique assidus praticiens des poétiques gymnastiques propres à l'homosexualité ludique, nous étions, par rapport aux *gays*, sinon des excentriques, à tout le moins des excentrés.

N'importe ! Ce soir, Mesdames et Messieurs, dans la diversité des formes de nos sensualités et excentricités respectives, nous appartenons tous à une autre communauté, communauté menacée, communauté en danger : celle des hommes et des femmes qui aiment la lecture, les livres et les librairies. Lors, à l'heure des concurrences des loisirs faciles et des déloyaux marchands de l'internet, je veux croire que nous sommes, ici, d'un cœur battant à l'unisson, des militants de la défense des objets-livres.

Et je vous remercie.